

XYZ. La revue de la nouvelle

Des vagues et du bruit

Christine Eddie



Number 55, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4470ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Eddie, C. (1998). Des vagues et du bruit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (55), 17–22.

Des vagues et du bruit

Christine Eddie

C'est facile de sourire. On étire la lèvre inférieure et le reste du visage s'installe dans une balançoire. J'ai souri. Stimulé par mon invité, Yann a déballé sa récolte quotidienne d'anecdotes en forçant l'intonation à chaque coin de son récit, comme s'il allait dévoiler quelque mystère qui fournirait un sens à la vie ou qui changerait la face du monde. Hier... télévision... tu te souviens?... un directeur, non mais... une demi-heure... au contraire... tu parles que je lui ai dit ma façon de penser ! Sa façon de penser est tellement prévisible, mais c'est facile d'avoir l'air intéressé. On soulève une arcade sourcilière en concentrant son regard sur les yeux de l'autre, puis sur la bouche d'où sort cette incroyable litanie de révélations, puis à nouveau sur les yeux, en émettant de petits sons interrogatifs ou encourageants : hun ? han-han, hooooon ! J'ai pris l'air intéressé. Pendant qu'il me déroulait ses histoires, peaufinées au fil de la journée et présentées comme des trésors achevés, je suis restée clouée au-dessus du comptoir de la cuisine, hun ?, han-han, hooooon !, prisonnière d'un interminable monologue dont je ne saisisais pas l'objet. Yann aurait de la peine s'il savait à quel point je ne l'écoute plus. Dix fois j'ai compté jusqu'à vingt puis, dès qu'une hésitation a laissé entrer le début d'un silence, j'ai regardé ma montre : j'allais sortir, mon rendez-vous avec Chalmain, il y a des restes dans le frigo, ne m'attends pas, on va finir tard. C'est très facile de mentir. Yann m'a embrassée sur la joue et n'a posé aucune question, déjà plongé dans l'horaire de télé, la main sur la porte du réfrigérateur. Yann ne pose jamais de questions.

Dehors, il avait plu et la fraîcheur humide de la soirée s'accordait parfaitement à mon humeur grise. J'ai respiré bien

fort ma lassitude. Je suppose que j'ai déjà dû trouver le monde et la vie passionnants. Je suppose que les êtres humains ont un jour suscité chez moi une curiosité sincère, de l'intérêt et sûrement même de l'espoir. Les arbres bougeaient au vent, je les regardais se réverbérer, éblouissants, sur les trottoirs mouillés. C'est si facile de marcher. Quand, petite fille, j'ai atteint l'âge où tout à coup plus rien de ce qui fait plaisir n'est permis — sucer son pouce, pleurer quand ça fait mal, rire quand c'est drôle ou reprendre du dessert —, je me suis mise à sortir au milieu de la nuit faire le tour du pâté de maisons. Ni mes frères ni mes parents ne s'en sont une seule fois rendu compte et ils ne me croiraient probablement pas si je le leur avouais. On peut très tôt apprendre à se dissimuler.

Sur le boulevard qui coupe la ville en deux, j'ai téléphoné à Chalmain d'une cabine, pour lui dire que les deux chapitres que je comptais lui laisser à lire n'étaient pas encore prêts. Au ton exagérément enjoué de sa voix, j'ai senti la déception de mon vieux professeur et je m'en suis voulu de n'avoir pas décommandé plus tôt. Je l'imaginais dans le chandail bleu que je lui ai offert à Noël, embaumant l'eau de Cologne qu'il sort pour ses grands soirs, si insistante qu'elle vous attaque à trois mètres de la porte de son bureau. Mais j'étais soulagée. Je me voyais, moi aussi, pitoyable dans mon rôle de minaudière, chaque fois déçue de ne pas trouver dans le premier câlin venu quelques miettes de mon salut. Pour un occasionnel désir physique et, surtout, la crainte de le voir disparaître aussitôt qu'il surgissait, nous nous étions éloignés depuis trop longtemps d'une relation intellectuelle qui avait déjà été belle. Nos solitudes respectives nous avaient, au contraire, installés dans un badinage devenu très quelconque. J'ai raccroché un peu vite.

Bien sûr, en brisant le pauvre cœur usé de Chalmain, je sacageais aussi ma dernière chance de pouvoir enseigner un jour à l'université. J'en connaissais une qui allait être déçue. «Tu peux faire tellement mieux que ça», me répète toujours mon énergique mère qui ne comprend pas que l'on puisse s'asseoir devant

une rame de papier pour y chercher un éclairage susceptible de justifier trente-cinq années de désarroi ininterrompu. Maman trouve que je grandis mal et elle estime que si j'acceptais plus souvent de fermer les yeux sur l'imperfection du monde, l'ennui cesserait d'empoisonner jusqu'à mon sommeil. Maman ignore qu'il y a longtemps que je ne sais plus dormir sans somnifères et elle continue à m'offrir du cache-ernes, à me conseiller une nouvelle coupe de cheveux et à prier pour que je lui donne des petits-enfants. Elle détesterait apprendre que Yann est impuissant et que c'est un homme de soixante ans qui pourrait être le père de mes enfants.

Les nœuds qui m'attachaient à Yann et à Chalmain se sont déliés. Pourquoi ce jour-là, et pas la veille ou l'année précédente ? Ce jeudi aurait pourtant pu, en tous points, ressembler aux autres. Yann s'était levé avant moi, comme toujours drapé dans son apparente gaieté. Il avait préparé le café et servi le jus d'orange en sifflant avec Mozart. Quand je l'ai rejoint à la cuisine, il était déguisé en passionaria de l'actualité, le nez collé à son journal, l'oreille soudée à la radio, si je l'avais laissé faire je sais qu'il aurait également suivi, en même temps, les nouvelles à la télévision. Ce travestissement matinal cache assez mal la grande terreur de Yann de m'entendre prononcer, dès le réveil, un mot sincère qui pourrait faire voler en morceaux sa fragile carapace d'homme heureux. J'ai toujours su que le jour où Yann éclaterait en sanglots, ses larmes ne manqueraient pas de nous noyer tous les deux et d'emporter la maison dans un torrent de boue. En attendant, il a donné le change et il faut admettre que je n'ai jamais cédé ma place, moi non plus, dans cette petite comédie matrimoniale.

Yann et moi avons vécu ensemble toutes ces années pour ne chagriner personne et parce que nous ne savions pas nager. D'autres raisons, aussi artificielles les unes que les autres, achevaient de nous cimenter : l'hypothèque, sa carrière, les convenances. Enfin, je ne peux ici que spéculer, Yann ayant toujours catégoriquement refusé que nous effleurions le sujet, pour ne

pas risquer d'ébranler le gigantesque piédestal sur lequel il nous avait posés tous les deux. Moi, les hauteurs me donnent le vertige mais, quelquefois, la peur de tomber suffit à vous agglutiner au milieu du socle où vous faites votre numéro de ballerine musicale sur demande, sans réfléchir, les bras en l'air pour cacher votre misère.

La première fois que j'ai annoncé à Yann que je le quittais, nous étions en vacances au bord du fleuve et il s'est fracturé deux côtes en marchant sur les rochers, vingt minutes après que j'eus abordé la question. La seconde fois, des années plus tard, il m'interrompait pour m'annoncer, triomphant, sa nomination à Milan et notre déménagement imminent, entièrement payé par les Affaires étrangères. Il n'y a pas eu de troisième fois, notre façade est grande comme la muraille de Chine et que ceux qui n'ont jamais laissé s'accumuler le linge sale me lancent la première pierre.

Ce jour-là, entre le moment où Yann est parti travailler et celui où il est rentré, l'image de notre couple était évidemment cornée. Mais rien ne laissait présager qu'elle se déchirerait en quelques heures, sur toute la longueur. Moi-même, j'affichais au début de la matinée une relative indifférence, mue par ces automatismes qui vous propulsent du lave-vaisselle à la chambre et de la cafetière au séchoir à cheveux. Quand j'ai voulu éteindre la radio pour m'atteler à la conférence que je devais écrire, une voix émue s'appliquait à décrire un carnage algérien et je me suis excusée, comme tous les matins, de ne pas la laisser m'informer davantage. Puis j'ai ramassé par terre les journaux ensanglantés que Yann avait dispersés sous la table. Deux enfants de moins de quatre ans se tenaient par la taille sur toutes les premières pages, une lueur affolée dans les yeux qui m'exhortait de ne pas les mettre à la poubelle, même le plus tendrement possible, sans lire leur histoire. Lorsque ma mère a téléphoné à neuf heures et quart pour prendre de mes nouvelles, j'ai baissé le regard, non, je n'étais pas enceinte et je n'avais pas vendu un seul exemplaire de plus, depuis la veille, de mon second livre. Après quelques

instants du malaise dans lequel s'engluaient mes innombrables *mea culpa*, plutôt que de me tendre une perche maternelle qui me sortirait du marécage, elle a lancé de but en blanc : « Mais quand vas-tu enfin te décider à devenir une adulte ? » Son ton trahissait une telle déception que, dans le silence qui a suivi, on pouvait entendre des dizaines de pétards mouillés exploser bruyamment, sans qu'une seule étincelle évoquât le feu d'artifice attendu. Le téléphone a sonné de nouveau et j'ai cru que c'était maman qui s'inquiétait de m'avoir blessée. J'ai raccroché poliment au nez de la firme de sondage qui voulait savoir quelle cote, de un à cinq, j'accordais à une nouvelle marque de yogourt aux framboises.

Devenir une adulte... Les pétards résonnaient toujours, j'aurais voulu faire comme si je n'entendais pas, mais j'avais les tympan remplis d'écho. J'ai refusé d'ouvrir la boîte aux lettres, de peur d'en extraire une nouvelle supplique à laquelle je ne serais pas en mesure de répondre. J'ai débranché tous les fils qui me raccordaient au monde extérieur. J'ai pris un bain de mousse en comptant les secondes durant lesquelles je pouvais garder la tête sous l'eau. Dans le congélateur, je cache un paquet de gitanes sans filtre qui me remonte parfois le moral, certaines nuits d'insomnie. J'en ai fumé plusieurs, coup sur coup, en soufflant par la fenêtre pour que Yann ne soit pas incommodé par l'odeur. Mais la vie ne faisait que s'appesantir. J'étais quelqu'un d'autre, un obscur secret que l'habitude du simulacre avait rendu inexplorable. J'écoutais mes masques s'écraser un à un, avec fracas, sur le plancher.

J'ai sorti de leur placard les albums de photos, les contrats de mariage, d'assurances et de copropriété, ainsi que mes échanges épistolaires si soigneusement enrubannés qu'on jurerait qu'ils contiennent des mots d'amour, la supercherie peut se pratiquer jusque dans les plus minuscules détails. J'ai fait dans le foyer du salon un feu qui a suffi à chauffer la maison toute la journée. J'y ai engouffré presque tout ce que j'ai lu et regardé. J'ai effacé de mon ordinateur une centaine de fichiers qui

témoignaient d'années de recherches au cours desquelles je n'avais, du reste, rien découvert d'essentiel. J'ai écrit une lettre à maman dans laquelle je lui ai annoncé que j'avais trente-cinq ans et une autre à Yann que j'ai mise sur son oreiller. À la banque, j'ai fermé mon compte. J'ai posté ma lettre à maman et déposé un petit sac de voyage à la consigne de la gare. Ces détails sont sans importance, je ne sais pas pourquoi je vous les raconte, un navire qui rompt ses amarres fait des vagues et du bruit, surtout lorsqu'il arrache le quai, mais ce ne sont ni les vagues ni le bruit qui le projettent loin du rivage.

Quand Yann est rentré, il ne restait, dans la maison, aucune trace de la femme qu'il avait épousée quinze ans plus tôt. Je craignais que cette absence ne lui crevât les yeux, mais bon, il avait le regard tranquille de ceux qui ne voient rien. Ç'a été facile de lui sourire, de prendre l'air intéressé et de lui mentir une dernière fois. Je suis sortie en glissant la clé sous le paillason, j'ai marché un peu avant d'appeler Chalmain. Mon train ne partait qu'à dix heures. J'étais fatiguée mais calme. Les feuilles tombaient tout doucement des arbres. Dans le parc, un homme dormait sur un banc et, de l'autre côté de la rue, une mère grondait son gamin. Je ne ressentais toujours rien. Mes pensées n'allaient vers personne en particulier, aucun souvenir ne me saluait avant de partir. Ni joie ni tristesse ne frissonnaient sur mon passage.

J'ai levé les yeux vers le ciel. Une grosse lune expédiait ses lueurs blanches à travers les nuages. Je n'ai pas bougé, très étonnée d'être malgré tout vivante. La nuit m'a prise dans ses bras et réconfortée un peu avant de me mettre dans un taxi. Je l'ai laissée faire.

Je ne savais pas où j'allais mais peut-être que j'y arriverais saine et sauve.